

INTRODUCTION

Marcheur depuis l'âge de quinze ans, j'avais jusqu'à présent été limité à des parcours de trois à cinq semaines par mes impératifs professionnels. Je voulais donc entamer une retraite prise à 62 ans par une vraie longue marche.

J'hésitais entre Pacific Crest Trail (PCT) de la frontière mexicaine au Canada ou bien Te Araroa le long des îles de Nouvelle-Zélande. Pour des raisons de calendrier, ce fut le PCT. Après six mois de rêve et trois de préparation, je pars fin mars 2016, direction San Diego en Californie. J'avais presque tout prévu sauf le plus important et beaucoup rêvé, mais en bien trop petit.

L'Européen a du mal à imaginer la dimension supplémentaire que la durée – cinq mois pour 4 000 km – apporte de radicalement différent à une telle expérience. Le but devient bien trop lointain pour y penser : on ne va plus d'un point A à un point B, on marche, jour après jour après jour ; le bivouac quotidien apprend à vivre sur le chemin, par terre, en pleine nature ; avec un ravitaillement tous les quatre jours, la simplicité, la frugalité, la monotonie alimentaire s'installent. Entre hypnotisme et émerveillement, la marche s'impose comme une drogue, pour elle-même. Impossible de se dire « je verrai ça à l'arrivée », les problèmes se règlent là, tout de suite, sur le chemin. L'immensité de l'espace américain place le marcheur au centre d'un vide qu'il doit peupler : ça, je ne l'avais pas prévu.

PACIFIC CREST TRAIL

La plupart des aspirants au PCT démarrent seuls, mais vingt-cinq à cinquante personnes partent chaque jour et il est inévitable de rencontrer des compagnons (anglophones !). Alors, en groupe ou seul ? Ce choix modifie radicalement le vécu du PCT.

Marcher en groupe, c'est profiter d'une camaraderie précieuse dans les moments difficiles, au soir des longues journées de marche, dans les heures noires de doute ou de douleur ; c'est bénéficier de l'aspiration créée par les meilleurs, de l'émulation qui apporte ce petit supplément de courage à l'instant où il fait le plus défaut ; c'est tisser une fraternité dense. Mais c'est aussi masquer l'immensité par un sac à dos au premier plan et le silence par trop de paroles.

Mais marcher seul... ah, marcher seul ! C'est sentir cette immensité se fondre en soi, c'est le silence qui rend présent, c'est le sentiment d'être à la naissance du monde. C'est la nuit qui murmure un chant d'appartenance pour peu que l'on se laisse pénétrer. C'est oublier la carte parce que le chemin se déroule et qu'on y est bien, qu'on y est chez soi, qu'on y est soi. C'est aussi des moments de doute, parfois de peur, à gérer tout seul en puisant dans des réserves ignorées. Vous l'aurez compris, je marche seul. Et je voudrais partager quelques idées pour ceux de mon espèce.

J'apprends le PCT, ses lacets interminables, ses précieux dépôts de bouteilles d'eau établis par des âmes charitables, le sable et les cailloux qui roulent sous les pieds, le vent si violent parfois qu'on s'y heurte, s'y appuie et marche en biais, les bestioles qui piquent (une jambe qui va doubler de volume et dix jours à boiter, merci l'araignée) et la lumière, la lumière magique des petits matins froids, des couchers de soleil flamboyants. Plus prosaïquement, je me débarrasse de

INTRODUCTION

quelques accessoires inutiles et ajuste ma diète. Les premières montagnes nous mènent à 2 700 m sous la neige. L'eau est une préoccupation constante, entre peur de manquer et horreur de trop porter : la localisation du prochain point d'eau, son existence, sa qualité deviennent une obsession parasite ; la feuille de partage d'infos sur l'eau tenue par le pcta.org est précieuse mais approximative en ce début de saison.

Les *Anges du Trail* (TA dans le texte), souvent d'anciens du PCT, sont l'un des cadeaux du PCT. Ils offrent aux marcheurs qui un toit avec lits et douches, qui un repas ou des friandises sur le chemin, qui un transport. La gentillesse, la générosité de ces gens est sidérante et la chaude ambiance de ces havres souvent farfelus réchauffe le cœur. Il faut faire des dizaines de kilomètres de détours goudronnés pour se ravitailler ; heureusement, le stop sur les petites routes est facile : quelques minutes, jamais plus de 3 heures et il n'est pas rare qu'un conducteur fasse un large détour pour vous. Évidemment, pour un français, il est un peu surprenant de monter dans un pick-up encombré comme un grenier et de voir un revolver sur le tableau de bord : bienvenu aux USA !

L'arrivée à Kennedy Meadows est une délivrance qui marque la sortie du désert et laisse espérer la réussite du PCT. Le magasin, digne d'un western, est le point de ralliement. En cette fin avril, la météo est mauvaise sur la Sierra Nevada et la couverture de neige fraîche profonde : trop dur, trop incertain pour moi avec mon matériel léger. Je n'ai pas envie de transformer la partie la plus spectaculaire en parcours du combattant, donc je vais sauter 650 km de Sierra : j'y reviendrai en juillet avec un ami.

PACIFIC CREST TRAIL

Les cinq semaines suivantes seront éprouvantes et magiques : le chemin a disparu sous deux mètres d'une bonne neige de printemps vierge de toute trace humaine, il fait un temps radieux et, en dehors des cinq points de ravitaillement, je ne verrai plus âme qui vive durant trois semaines. La navigation de la première journée est pénible, le temps de me rappeler que la déviation magnétique est ici de 14°, mais ensuite, quelle merveille : remonter des vallées, suivre de larges crêtes sans se tromper de ligne, inventer sa trace dans un monde où toute trace de l'homme, même lointaine, a disparu : pas une maison, pas une route, pas une ligne électrique visible sur des milliers de kilomètres carrés, durant des jours et des jours. Le mauvais temps (une semaine tout de même) apporte son lot de fatigue, mais aussi de magie avec ces nuages qui filent au ras des reliefs, les brumes qui peuplent les forêts de lutins. Les tempêtes de l'hiver ont été féroces et des milliers de conifères sont tombés, souvent en travers du chemin ; ils seront plus tard coupés par des équipes d'entretien, mais je suis en avance et j'ai dû contourner, escalader ou ramper sous plusieurs centaines de troncs. Cela laisse des traces et il me faudra un peu de repos début juin pour retrouver la joie simple de marcher sans être obnubilé par le désir d'arriver.

Le repos : indispensable pour durer, attendu avec impatience, mais urticant quelques heures plus tard. Car marcher devient l'état naturel du randonneur, nécessaire, indispensable au bonheur : la marche au long cours est une drogue dure et addictive qui mène, si on n'y résiste pas de temps à autre, à l'épuisement et à la rupture.

La lassitude mentale peut aussi s'installer. que faire ? Se poser quelques minutes, heures, voire jours s'il le faut,

INTRODUCTION

pour laisser l'émerveillement du chemin reprendre le dessus. Et la patience. Oui, la simple patience aux heures de déprime, de douleur ou de méforme : se dire que tout est transitoire, tout passe et qu'il suffit de continuer à mettre un pied devant l'autre en attendant d'aller mieux. Simpliste ? À dire, oui, à faire, pas tant que ça : essayez, ça fonctionne. Le temps est un torrent qui dévale les jours de forme, semble stagner en mares boueuses les jours de douleur, mais passe toujours pour peu qu'on l'oublie : je n'ai plus de montre.

Après le fabuleux Crater Lake dans la neige, j'ai choisi de contourner les deux massifs suivants où le PCT passe par un itinéraire compliqué au-dessus de la limite des neiges. Récompense: le plaisir d'inventer sa route, deux ours noirs, deux baignades mémorables et... le début des moustiques. Aïe ! Affamés, nombreux, omniprésents, quelle plaie. Heureusement qu'il y a d'excellents répulsifs. Je suis résolument contre la protection de certaines espèces !

Après Ashland, charmante petite ville qui mérite un arrêt, commencent les forêts de l'Oregon: un long tunnel vert de trois semaines avec de belles coulées volcaniques, mais pénible : dans ces collines peu marquées et très boisées, définir son cap est problématique et le GPS peine à trouver sa position : beaucoup de zig-zag donc avec juste assez de neige pour cacher le chemin mais pas assez pour effacer les troncs abattus. Très fatigant et, franchement, un peu monotone, même dans ces forêts splendides. L'Oregon se termine en beauté entre neige et fleurs en arrivant au mythique Pont des Dieux, le début du Washington.

Cet état alpin a la réputation d'être bien arrosé : je confirme ! J'y ai subi ma journée la plus froide, jour de pluie et neige fondue, les pieds dans le ruisseau qui a remplacé le

PACIFIC CREST TRAIL

chemin. Pieds mouillés ou pas, quels paysages ! Imaginez les aiguilles de Chamonix sur des kilomètres, des décors dignes des contes de fées, le Mont Adams dans toute sa gloire et la vue portant sur des centaines de kilomètres carrés de montagnes abruptes, de vallées profondes : j'en hurle de bonheur, je sais pourquoi je suis là. Les moustiques, hélas, continuent de penser que je suis là pour les nourrir.

Début juillet, je suis à White Pass, à 560 km du Canada, et il est temps de revenir en arrière pour faire les sections trop enneigées à l'aller : ces quinze jours resteront un de mes plus beaux souvenirs : j'ai atteint à cet endroit une harmonie parfaite, une totale sérénité contemplative. Ce fut un moment de méditation naturelle, de vie dans l'instant présent où l'effort était sinon aboli du moins assez détaché de moi pour n'être jamais une gêne. Pour des heures comme celles-là, je marcherais des mois. Je rejoins ensuite un ami qui vient trois semaines de France pour la Sierra Nevada.

Ah, la Sierra Nevada ! le Yosemite ! Sans conteste la section la plus bluffante du PCT, l'impression permanente de se promener dans un décor en cinémascope géant, parmi les séquoias aux troncs spiralés, les dents granitiques, les dalles polies et les lacs. Seul bémol, cette partie est commune avec le fameux John Muir Trail : il y a donc beaucoup de marcheurs. Mais il fait beau, chaque instant est un émerveillement, sans jamais la moindre monotonie. Les lacs se succèdent, plus éblouissants les uns que les autres. On voudrait sans cesse se poser et admirer. Les dénivelés sont par contre féroces et nous ne faisons que 20-25 km par jour en 10 ou 11 heures mais que c'est beau, que c'est beau. S'il n'y avait qu'une partie à faire, ce serait celle-là, sans aucun doute. Trois semaines les yeux écarquillés.

INTRODUCTION

Trente-trois heures de bus inconfortables me ramènent ensuite dans le Washington et je récupère au magasin de White Pass ma quatrième et dernière paire de chaussures : ça sent l'écurie et la machine s'emballe un peu : malgré de gros dénivelés quotidiens, je finirai le PCT sans jour de repos, à plus de 35 km par jour, sous la pluie et sur les rotules... mais les quatre trentenaires qui m'ont rattrapé à dix jours de la frontière et qui regardaient le papi marcheur avec un peu de commisération ne m'auront pas lâché ! Non mais.

La fin d'un tel périple est une triste chose. Certes, on a besoin de repos, mais le chemin vous a changé. Le bruit et l'odeur des villes est devenu agression, l'espace manque, la futilité du consumérisme frappe.

Je repartirai. Pas tout de suite, non, mais dans quelques mois, pour la simplicité si gratifiante du chemin, lorsque six kilos suffisent et que le reste ne tient qu'à soi. Pour regarder en silence le moutonnement des crêtes, pour cultiver cette patience sereine qui est le principal moteur de cette aventure hors normes.